

# FAIRE COMMUN

## GAZETTE #3 Prendre soin

**Le projet Faire commun : évaluation collective et sensible du parc public Rigot vise à mener une évaluation multidisciplinaire qui s'appuie sur une série d'activités scientifiques et artistiques. Cette troisième gazette nous invite à prendre soin du vivant, en abordant le paysage et l'art comme des expériences vécues, qui permettent d'agir « avec », de faire récit et d'habiter le lieu autrement, comme le proposent les génies du lieu et les processus d'adaptation des espaces publics végétalisés et vivants.**

## Éditorial

Prendre soin, c'est porter attention à quelque chose ou quelqu'un-e-x et avoir le souci, ou même le devoir bienveillant, de s'en occuper. Prendre soin, c'est tout à la fois entourer, veiller, avoir conscience et être responsable.

Dans une société basée sur l'individu, la capitalisation et la marchandisation à des échelles qui dépassent la proximité, le *care*, comme l'appellent les anglo-saxons, est encore difficile à intégrer, que ce soit dans les habitudes, les gestes quotidiens et les projets communs à plus large échelle.

Pourtant, alors que le monde occidental prend conscience des environnements urbains qu'il a créé au détriment de la santé des humains, du vivant et des territoires, la pendule des enjeux ne peut plus être remontée à l'heure du développement, de la croissance et de la vitesse. La Terre et les êtres qu'elle héberge aspirent à être plus en accord avec le végétal et le minéral, la vie dont ils et elles dépendent et l'environnement qui les accueille. Le paradigme du XXI<sup>e</sup> siècle n'est plus celui du progrès mais bel et bien celui de l'habitabilité.

Rendre à nouveau habitables les territoires de vie, et non plus ceux de consommation, devrait être notre fil directeur. En ce sens, s'il y a un certain nombre d'efforts à produire, d'autres orientations à prendre et de pas de côté à faire, (re)commençons par porter un regard fort sur le vivant, le végétal et les sols, et ce, à l'échelle de nos sociétés. Ainsi, les parcs urbains peuvent constituer une première approche, à portée de tout un chacun. Comment peuvent-ils représenter un avenir en ville plus serein ? Comment jouent-ils déjà un rôle de régulateur ? Comment ces espaces publics végétalisés dont on prend soin nous amènent à les inclure dans le système vivant ? Comment peuvent-ils ensuite s'influencer, se soutenir pour produire un maillage socio-écologique plus large et ancré ? Comment réinventer notre relation au vivant avec de nouvelles intentions ?

Si prendre soin du vivant demande de changer de regard sur nos modes de vie, de faire et d'avoir, pour penser davantage à ralentir et

être, ce n'est plus aujourd'hui une option de confort. Prendre soin du vivant est une nécessité, voire une obligation. Sans tomber dans la mélancolie d'un monde ancien qui aurait porté attention à ses terres, ni dans l'inquiétude et le catastrophisme qui nous projettent vers un monde décadent, cette troisième gazette du projet *Faire commun* propose de voir le Parc Rigot à travers le filtre sensible du paysage comme terrain d'accueil et d'entente, comme gardien du vivant tout autant que du lieu.

L'article proposé par **least** aborde ainsi le paysage par l'expérience. Prendre soin du vivant revêt ici des dimensions individuelles et émotionnelles mais aussi altruistes et collectives. Il ne s'agit pas toujours d'être passif, mais bien d'agir avec le temps, et avec le lieu. Ainsi peuvent se révéler les génies du lieu, comme le souligne le groupe **Paysage projet vivant** dans un article consacré à un travail mené dans le parc Rigot avec des étudiant·e·x-s. À travers ce laboratoire aux multiples dimensions, ces derniers ont mis en exergue une pluralité de points de vue pour montrer la complexité des interactions : des chênes pédonculés à la pièce d'eau, en passant par le glacis paysager ou encore la lisière nord, le Parc Rigot apparaît autant comme un refuge, un patrimoine en transition et un cœur bien vivant. Si la passivité n'aboutit généralement pas à des projets situés, le laisser-faire peut néanmoins apparaître comme une démarche de préservation du vivant et une résistance à l'extractivisme. C'est ce que propose **microsilions**, dans un article abordant le soin par l'angle de l'art et de l'écologie, en interrogeant la transformation des espaces publics et des modes de gouvernance de différents projets au service du bien commun.

À travers ces pratiques, « prendre soin » signifie inventer et encourager de nouvelles manières de vivre avec la biodiversité qui nous entoure. L'illustration au verso de la gazette, est réalisée par le paysagiste-illustrateur Brice Goyard, propose un regard inversé : celui d'actions qui tissent des liens et créent de la valeur pour le vivant. Ainsi, en imaginant et en soutenant l'émergence de nouveaux modes d'action, de conception et de gestion – voire d'absence de gestion –, il s'agit dès aujourd'hui de faire une place à la fois aux humains et aux non-humains.

## INTERDISCIPLINARITÉ ET RÉCIT COMMUN

# Lever les génies du lieu du parc Rigot

**EN SEPTEMBRE 2024, UN ATELIER INTERDISCIPLINAIRE A RÉUNI AU PARC RIGOT DES ÉTUDIANT·E·X-S DE TROIS FILIÈRES VERTES DE HEPIA: ARCHITECTURE DU PAYSAGE, GESTION DE LA NATURE ET AGRONOMIE. INTITULÉ LEVER LES GÉNIES DU LIEU, CET ATELIER VISAIT À EXPLORER ET À RÉVÉLER LA SINGULARITÉ DU LIEU EN COMBINANT OBSERVATIONS RIGOREUSES ET EXPRESSIONS CRÉATIVES. IL S'AGISSAIT D'UN PROCESSUS DE REDÉCOUVERTE DU SITE, QUI A GÉNÉRÉ DU SENS ET OFFERT DE NOUVELLES VALEURS AU LIEU.**

L'atelier a été conçu comme un laboratoire aux multiples dimensions, où les étudiant·e·x ont été invités à participer à l'exploration des génies du lieu, un exercice de croisement des données et des regards qui tend à faire ressortir la singularité, l'originalité d'un lieu. Le processus a commencé par un repérage et une collecte d'informations sur différents aspects du parc Rigot : ses caractéristiques matérielles, telles que les espaces, les essences végétales et le sol, ainsi que ses dimensions immatérielles, comme les ambiances, les patrimoines et les usages. En groupes de trois, chaque étudiant·e·x a déployé sa compétence spécifique tout en

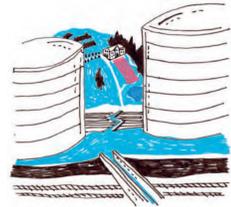
adoptant une démarche transversale, menant l'enquête sur place à travers l'observation, la réflexion et l'analyse. Le vivant et son environnement ont été étudiés sous l'angle des interactions entre espèces et espaces, afin de saisir les dynamiques.

Le processus a favorisé une approche collaborative, avec la première étape consistant à collecter des données de manière rigoureuse, scientifique et sensible. En croisant leurs observations, les étudiant·e·x ont pu mettre en évidence les qualités intrinsèques du parc Rigot, révélant les aspects souvent invisibles ou sous-estimés du lieu. L'objectif final était de traduire ces dé-

couvertes et perceptions à travers un dispositif commun : une œuvre créative qui synthétise et rassemble les connaissances acquises. L'ensemble des éléments collectés a pris la forme d'une composition plastique, témoignant du caractère unique du lieu. Ce travail commun, négocié à travers les compétences spécifiques de l'architecte paysagiste, de l'agronome et de l'écologue, a permis de créer des « œuvres » qui allient à la fois les dimensions objectives du lieu et les ressentis personnels des étudiant·e·x-s.

Cet atelier a permis de faire émerger une pluralité de points de vue, enrichissant la compréhension du parc Rigot. Il a offert aux étudiant·e·x-s l'opportunité d'expérimenter l'interdisciplinarité et de développer un regard sensible et analytique sur le site. En explorant les génies du lieu à travers différentes perspectives, ils et elles ont pu saisir la complexité et les subtilités de cet espace, et mettre en lumière les nombreuses interactions écologiques et sociales. Cette approche, ancrée dans l'expérience sensible du lieu et ouverte à ses effets, apporte une connaissance complémentaire aux données disponibles (cartographiques, numériques, etc.). La récolte et les restitutions réalisées au travers du dispositif final de l'atelier ouvrent des pistes de réflexions et proposent de nouveaux récits sur le site. Ils sont essentiels pour « faire commun » et envisager les lieux dans une logique de co-habitation avec le vivant. Il s'agit d'intégrer ce dernier comme un acteur du lieu et non plus comme une simple ressource.

## Les Génies du lieu à Rigot levés par les étudiant·e·x-s



**Les seuils de Rigot**  
Les entrées du parc Rigot : un jeu subtil de contrastes. Chaque accès, qu'il soit historique ou moderne, plonge le visiteur dans une ambiance unique, entre nature et urbanité. Le sol, marqué par l'activité humaine, définit des seuils imperméables où la végétation, résistante, s'impose lentement.



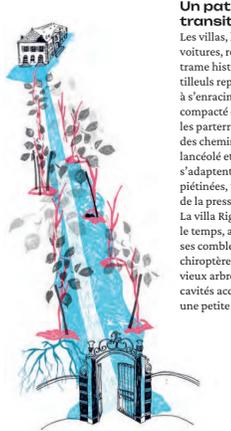
**Les gardiens du lieu**  
À l'ouest de la parcelle, trois chênes pédonculés séculaires (*Quercus robur*), vestiges d'un grand mail recensé sur d'anciennes cartes, se dressent en solitaires. « Gardiens » du site et du temps, ils témoignent de l'histoire du domaine.



**Lisière nord de Rigot: un refuge fragile**  
Barrière végétale entre le parc et la route, elle abrite des dendromicrohabitats dans les vieux marronniers, offrant refuge à une faune discrète. Cependant, l'arrivée d'essences non indigènes et le passage des promeneurs non guidés menacent les sols et perturbent l'écosystème.



**Le glacis paysager**  
Le glacis de Rigot, autrefois scène de vue sur la montagne, est devenue scène de vie. Pente douce et lumineuse, refuge pour la biodiversité où rumex, luzerne et dactyle prospèrent, tandis que buses et milans y chassent les micromammifères. Le terrain ouvert invite à la création de sentiers spontanés, lignes de désir tracées par ceux qui le parcourent.



**Un patrimoine en transition**  
Les villas, libérées des voitures, retrouvent leur trame historique. Les tilleuls replantés peinent à s'enraciner dans un sol compact et appauvri. Sur les parterres et les bords des chemins, le plantain lancéolé et la pâquerette s'adaptent aux surfaces piétinées, témoins vivants de la pression actuelle. La villa Rigot, figée dans le temps, abrite dans ses combles fissurés des chiroptères, tandis que les vieux arbres offrent des cavités accueillant aussi une petite faune.



**La prairie, cœur vivant du parc**  
Sol riche et régénéré, elle réunit cultures sociales et de production. Cultivée, buttinée, fauchée, elle produit fruits et légumes tout en servant de nurserie pour les arbres du futur trajet du tram. L'agora en bois, repère central, relie les sentiers spontanés, invitant à la rencontre et au partage.



**La pièce d'eau, refuge de biodiversité**  
En bas du parc, cette pièce d'eau recueille les eaux de Rigot. Proche des écoles, elle attire par sa terrasse en bois et son ensoleillement. Elle forme un écosystème dynamique, où eau, sol, faune et flore de milieux d'eau interagissent avec la présence humaine, créant un lieu de vie.



**Paysage projet vivant**  
L'illustration au verso de la gazette, est réalisée par le paysagiste-illustrateur Brice Goyard, propose un regard inversé : celui d'actions qui tissent des liens et créent de la valeur pour le vivant. Ainsi, en imaginant et en soutenant l'émergence de nouveaux modes d'action, de conception et de gestion – voire d'absence de gestion –, il s'agit dès aujourd'hui de faire une place à la fois aux humains et aux non-humains.



## PERCEPTION SENSIBLE

# L'expérience du paysage

**DANS LE CADRE DU PROJET FAIRE COMMUN AU PARC RIGOT, UNE QUESTION S'EST IMPOSÉE: QUE SIGNIFIE PRENDRE SOIN DE CE LIEU? S'AGIT-IL SIMPLEMENT DE VEILLER À SON ENTRETIEN, À LA PRÉSERVATION DE SES ESPACES VERTS, OU CELA IMPLIQUE-T-IL UNE RELATION PLUS PROFONDE, UNE ATTENTION À CE QUI LE CONSTITUE AU-DELÀ DE SON APPARENCE?**

Prendre soin d'un parc, c'est aussi prendre soin de l'expérience qu'il propose, de la manière dont il est vécu, traversé, transformé. C'est reconnaître qu'il ne se réduit pas à un espace délimité, mais qu'il s'inscrit dans une relation en mouvement entre les êtres humains et leur environnement. C'est à partir de cette perspective que nous pouvons interroger le paysage lui-même et la façon dont il façonne nos perceptions, nos usages et nos attachements.

Dans le langage courant, le terme « paysage » englobe diverses notions : il peut désigner un écosystème, un panorama, voire une ressource économique. Il est cependant possible de mieux cerner et aborder la complexité de ce terme en partant du concept « d'expérience ».

En effet, l'expérience nous met en contact avec un dehors, une altérité : dans ce contexte, le paysage n'est plus considéré comme un objet, mais plutôt comme une relation entre la société humaine et l'environnement. De plus, l'expérience nous

touche émotionnellement, elle nous bouscule et nous transforme. Une telle perception du « paysage » permet de réaliser combien il donne du sens à nos vies individuelles et collectives, au point que sa transformation ou sa disparition entraîne l'effacement de repères sensibles de l'existence dans la vie de ses habitant·e·x-s. L'expérience peut également être vue comme une forme de connaissance pratique ou de sagesse. C'est le type de savoir que l'on acquiert en vivant dans un endroit, qui fait que les personnes qui habitent un paysage en deviennent les expert·e·x-s. Enfin, l'expérience est aussi une forme d'expérimentation : c'est l'aspect actif de notre relation avec le monde, qui nous permet de découvrir et de créer de nouvelles connaissances et de matérialiser ce qui n'est encore que potentiel.

On peut pousser ces réflexions encore plus loin et soutenir que les êtres humains vivent de paysage – une affirmation qui peut sembler hyperbolique, mais qui prend tout son sens si on y prête

attention. En effet, le paysage est la source de notre alimentation : nous habitons dans le paysage et ce dernier active en nous des représentations et des émotions. Nous entretenons une relation dynamique avec lui : en le modifiant, nous nous transformons aussi. C'est à partir de ces observations que Jean-Marc Besse a écrit *La nécessité du paysage*, un essai sur l'écologie, l'architecture et l'anthropologie, mais aussi une invitation à remettre en question nos modes d'action « paysagistes ». Le philosophe français nous met en garde contre toute attitude qui nous place « à l'extérieur » dudit paysage. Agir sur un paysage signifie le fabriquer et ignorer le fait que le paysage est un système vivant et non un objet inerte. Agir sur met donc en œuvre un double dualisme, séparant d'une part le sujet et l'objet et, d'autre part, la forme et la matière. Jean-Marc Besse propose alors un double dualisme, et l'envisageant « comme un espace de propositions potentielles et de trajectoires possibles ». Le but, dans ce cas, est d'interagir « de manière adaptative et dynamique », de pratiquer la transformation plutôt que la production. Agir avec signifie mettre en œuvre une négociation continue, rester ouvert·e à l'indétermination du processus, être en dialogue avec le paysage : en un mot, collaborer avec ce dernier.

**AGIR AVEC LE SOL**  
D'un point de vue philosophique, le sol n'est autre que le support matériel sur lequel nous vivons. Nous y construisons nos bâtiments et nos routes, et c'est le sol qui rend possible l'agriculture, l'une des manifestations les plus anciennes et les plus complexes de l'activité humaine. Ce sol est donc en réalité le foyer de toute une série de questions politiques, sociales et économiques primordiales et, en tant que tel, il soulève des questions essentielles. Quel type de sol souhaitez-vous ? Les catastrophes environnementales liées à la crise climatique, à l'érosion des sols ou à la perte de fertilité des terres agricoles et forestières imposent des réponses collectives qui mobilisent des connaissances scientifiques autant que des compétences techniques, et de nombreux aspects politiques et éthiques.

**AGIR AVEC LES VIVANTS**  
Les paysages que nous habitons, traversons et modifions sont à leur tour habités, traversés et modifiés par d'autres êtres vivants, animaux et végétaux. Le philosophe Baptiste Morizot, dans son essai *Sur la piste animale*, nous invite à cohabiter « dans la grande géopolitique partagée du paysage » en essayant d'adopter le point de vue « des animaux sauvages, des arbres qui communiquent, des sols vivants qui travaillent, des plantes alliées du potager permacole ». Pour interpréter correctement un paysage, il est nécessaire de prendre en compte la « puissance agissante des êtres vivants » avec leurs spatialités et temporalités et d'y intégrer notre relation avec eux.

**AGIR AVEC LES AUTRES HUMAINS**  
Le paysage est une « situation collective » qui concerne également les relations interhumaines. Le paysage est lié aux désirs, aux représentations, aux normes, aux pratiques, aux histoires, aux attentes et il mobilise des émotions et des positions aussi diverses que le sont les volontés, les expériences et les intérêts des personnes. Agir avec les autres êtres humains signifie agir avec un ensemble complexe qui inclut des individus, des communautés et des institutions, dans une négociation et une médiation continue.

**AGIR AVEC LE TEMPS**  
Lorsqu'on pense à la relation entre le paysage et le temps qui passe, les premières images qui viennent à l'esprit sont les couches géologiques de la croûte terrestre ou les ruines archéologiques enfouies. En somme, on imagine une sorte de marque d'un temps passé, avec laquelle toute relation est close. Le temps du paysage, cependant, doit être interprété selon des logiques plus complexes : il suffit de penser à la persistance des pratiques et des expériences et au fait que la destruction du paysage n'est jamais totale : il s'agit toujours d'une transformation. Le temps du paysage comprend également des échelles de temps non humaines, qui demeurent incommensurables à nos yeux, telles que la géologie, la climatologie, la végétation : des temporalités auxquelles nous sommes néanmoins étroitement liés. Ainsi, le paysage reste en réalité en tension continue entre passé et présent.

Jean-Marc Besse conclut en soulignant que notre époque traverse une crise de l'attention. Selon lui, le paysage offre un espace privilégié pour renouer un lien avec le monde. Autrement dit, il peut être envisagé comme un « dispositif d'attention au réel », jouant ainsi un rôle essentiel dans l'activation ou la réactivation d'une relation sensible et significative avec le monde environnant. Une fois encore, cette réflexion souligne la nécessité du paysage.

**leact**

## ART, ÉCOLOGIE ET SOIN

# Vers le laisser-faire ?



**DÉPUIS LES ANNÉES 1980, L'ART S'EST EMPARÉ DE LA NOTION DE SOIN EN RÉPONSE AUX CRISES ÉCOLOGIQUES ET SOCIALES, S'INSCRIVANT DANS UNE DÉMARCHE DE PRÉSERVATION DU VIVANT ET DE RÉSISTANCE À L'EXTRACTIVISME. CES PROJETS INTERROGENT NOTRE RAPPORT À L'ENVIRONNEMENT ET OUVRONT DES PISTES POUR UN ART CONÇU COMME UN OUTIL DE TRANSFORMATION SOCIALE, OÙ LE SOIN DEVIENT UN ACTE ARTISTIQUE À PART ENTIÈRE.**

Depuis les années 1980, une série de démarches artistiques s'appuie sur la notion de « soin » au sens large (en se plaçant dans l'éthique du *care* défendue par Carol Gilligan), dans un contexte où la durabilité et la justice sociale deviennent des priorités. Ces projets artistiques ont fait de la préservation et de la régénération du vivant des formes de résistance face à l'extractivisme capitaliste. En résonance avec des pratiques comme celles qui sont mises en œuvre sur le parc Rigot – où sont expérimentées des formes de gestion en commun des écosystèmes – ces projets sont autant de pistes pour penser l'art comme un vecteur qui favorise l'engagement collectif et un rapport de « soin » à ce(l)leux qui nous entourent(n).

Co-fondateur du premier parti des Verts allemands, l'artiste Joseph Beuys est un précurseur d'un art écologique. Avec l'œuvre « 7000 Oaks » [7000 Chênes], l'artiste allemand, théoricien de la sculpture sociale, organise la plantation de milliers d'arbres comme acte symbolique et politique. Son projet prend place en 1982 dans le contexte de la 7<sup>e</sup> documenta de Kassel, une manifestation d'art qui cherche, dès 1955, à redonner accès au public allemand à l'art moderne international après la mise au ban des avant-gardes par le régime nazi. À travers ce « reboisement urbain », qui s'est étendu sur plusieurs années et qui a continué après sa mort, Beuys a proposé une manière de transformer l'espace public par l'action collective et la régénération du vivant. Chaque arbre planté devenait un geste artistique en soi, une invitation à penser différemment le rapport entre l'homme et la nature et le soin ; l'entretien et la préservation de ces arbres – aujourd'hui des marqueurs du paysage de Kassel – montrent qu'une société peut s'engager dans une démarche écologique et collective.

Depuis les années 2000, de nombreux·e·x artistes inscrivent leur travail dans une logique écologique en plaçant le soin au cœur de leurs pratiques, souvent en développant des formes modestes, au plus proche des réalités quotidiennes des citoyen·e·x-s. C'est le cas du projet *Edible Park*, mené par Nils Norman et le Permacultur Centrum de La Haye, dans un espace urbain en mutation. Le projet cherche, dans un quartier en pleine configuration, à redéfinir les rapports de la communauté d'habitant·e·x à la terre en créant un jardin collectif. L'art ne se présente plus comme une démarche autonome, mais comme un outil pratique au service du bien commun qui ouvre un dialogue autour des alternatives à la privatisation des espaces urbains et montre comment les formes artistiques peuvent offrir des solutions concrètes : grâce à son statut artistique, le projet contourne certaines restrictions légales et permet la construction d'une rotonde à faible impact, qui opère comme espace de réunion et d'apprentissage.

Cette approche de l'art comme outil au service de la société a également été défendue par l'artiste cubaine Tania Bruguera, qui a imaginé ce qu'elle nomme « l'Arte Útil » [art utile]. Selon elle, l'art doit cesser d'être une pratique déconnectée de la réalité et devenir un instrument de transformation sociale. Elle cite, comme exemple « d'art utile » les jardins communautaires ou les projets de réaménagement urbain qui, en plus de créer de la beauté, renforcent les liens sociaux et participent à l'amélioration des conditions de vie. Ces démarches intègrent, là encore, le soin comme un principe fondamental.

1 Voir la publication Norman, N. (2012) *Edible Park*, Ed. Valiz.  
2 Voir le site Arte Útil : <https://arte-util.org/about/> (consulté le 20 mars 2025).

Ainsi, le Vetch Park Community Garden, un ancien terrain de football transformé en jardin communautaire, montre l'impact de ces démarches sur les politiques publiques et sur les pratiques locales. Ce projet a vu le jour dans le but de répondre au besoin d'espaces verts accessibles dans des villes de plus en plus bétonnées. Ce qui a commencé comme une initiative temporaire est devenu un modèle d'autogestion, un espace où les habitant·e·x peuvent cultiver des plantes, apprendre à vivre en autogestion, et partager des ressources. Le projet a inspiré d'autres initiatives locales et a influencé les politiques publiques sur le développement durable, montrant que l'art peut avoir un effet concret sur la vie quotidienne et sur la manière dont les communautés interagissent avec leur environnement.

La dimension expérimentale des actions menées à Rigot, comme le fait de laisser certains espaces du domaine se développer avec un minimum d'intervention humaine, résonne également avec le travail d'artistes qui cherchent à souligner la beauté imprévisible du vivant dans sa diversité. Pour Lois Weinberger et Liliana Motza par exemple, le soin consiste avant tout à protéger ce vivant incontrôlé en l'entourant des barrières protectrices pour le premier (voir par exemple « Wild cube », une cage en acier imaginaire en 1991 pour accueillir la végétation sauvage qui voudra bien y pousser) ou en repensant la place laissée dans les installations paysagères aux plantes modestes pour la seconde (voir par exemple Dehors (2017), *voir Le Bois de Sculptures* sur l'île de Vassivière, qui consiste à créer une lisière habitée entre la forêt et le chemin). Ici, le soin n'est en rien un acte qui impose, mais un geste qui accompagne le vivant dans sa diversité et son imprévisibilité.

Ces projets ne sont pas seulement des œuvres d'art, mais aussi des invitations à repenser la manière dont nous interagissons avec notre environnement. Ils suggèrent – comme l'avait fait l'artiste Thierry Bouthonier avec son intervention à Rigot – que l'art peut être un processus vivant et évolutif qui se nourrit des dynamiques environnementales et sociales. Ils soulignent aussi l'importance de l'autogestion citoyenne, du soin partagé et de l'attention portée aux espaces délaissés ou négligés.

Le paysagiste Gilles Clément propose la notion de *Tiers paysage* pour montrer que la biodiversité est souvent plus riche dans les endroits où l'être humain n'intervient plus. Les approches de Weinberger et Motza nous montrent que l'art peut « prendre soin » en baissant la place à l'incontrôlé. C'est dans cet « incontrôlé » que Clément voit également émerger ce qu'il nomme « l'art involontaire » : « le résultat heureux d'une combinaison imprévue de situations ou d'objets organisés entre eux selon des règles d'harmonie dictées par le hasard ».

Que produirait l'extension d'une telle forme de laisser-faire sur le parc Rigot et comment cela pourrait-il s'articuler avec la notion de « commun » et les modes de gouvernance qu'elle implique ?

